



# La mort accidentelle du patriarche Leif Davidsen



# La mort accidentelle du patriarche

Leif Davidsen

Traduit du danois par Monique Christiansen

Moscou sous la neige. Le patriarche de la Russie orthodoxe meurt dans son lit. Son confident, Gabriel, un Danois, est battu à mort dans une sombre ruelle.

Le jumeau de Gabriel, Adam, est présentateur météo sur une chaîne de télé danoise. Il interrompt un reportage au Groenland pour accompagner sa mère, qui n'a pas remis les pieds à Moscou depuis son exil dans les années 1970. Il découvre le passé de ses parents, une histoire d'amour soviétique entre une harpiste russe et un homme d'affaires étranger pisté par le KGB. Son périple, sur fond d'oléoduc et d'exploitation minière, le mène des pays baltes en Arctique.

Un grand drame russe entre religion et politique, amour et vengeance.

Longtemps grand reporter, le Danois Leif Davidsen s'est spécialisé dans les pays de l'ex-bloc de l'Est, la Russie et l'Espagne. Il nourrit ses intrigues de cette précieuse documentation collectée au fil des années, et excelle à rendre palpitante la politique internationale, toujours pimentée de ténébreux secrets de famille.

La mort accidentelle du patriarche

du même auteur  
chez le même éditeur

*Un Russe candide* (1997)

*La chanteuse russe* (1999)

*La photo de Lime* (2000)

*Le Danois serbe* (2001)

*Le dernier espion* (1<sup>re</sup> édition 1996 ; 2002)

*La femme de Bratislava* (2004)

*L'ennemi dans le miroir* (2007)

*L'épouse inconnue* (2007)

*À la recherche d'Hemingway* (2010)

*Le gardien de mon frère* (2014)

Leif Davidsen

La mort accidentelle du patriarche

traduit du danois par Monique Christiansen

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

[contact@gaia-editions.com](mailto:contact@gaia-editions.com)  
[www.gaia-editions.com](http://www.gaia-editions.com)

---

Titre original :  
*Patriarkens hændelige død*

Illustration de couverture :  
© Oskari-Kauko Värä/Thinkstock  
© Péter Gudella/Thinkstock  
© Gaïa Éditions pour la conception graphique

---

© Leif Davidsen, 2013.  
Publié avec l'accord de Leonhardt & Høier Literary Agency, A/S,  
Copenhague.  
© Gaïa Éditions, 2016, pour la traduction française.

ISBN 13 : 978-2-84720-657-9

*Première partie*

*L'orthodoxe*

*Hier, nous causions tous ensemble  
et soudain, la faux redoutée de la mort m'a frappé.  
Mais venez, vous tous qui m'aimez,  
embrassez-moi pour la dernière fois,  
car jamais plus je ne marcherai avec vous,  
jamais plus je ne vous parlerai.*

Psaume des obsèques orthodoxes



Ils ont prétendu que Sa Sainteté Tikhon II, patriarche de Moscou et de la Russie tout entière, était morte paisiblement dans son lit, au couvent Danilov, à Moscou, à une heure avancée de la nuit hivernale. La neige tombait sur la ville, lentement, sans bruit, comme si Dieu en personne pleurait doucement durant la dernière heure de ce saint homme. C'est ce qu'ont dit, en tout cas, les politiciens hypocrites qui ont essayé de gagner quelques points à peu de frais en profitant de la disparition du grand homme. Les premières demandes concernant sa béatification n'ont d'ailleurs pas tardé à surgir au sein des fidèles et des médias. La mort de ce vieux chef de l'Église orthodoxe russe, qui n'a précédé que de vingt-quatre heures celle de mon frère jumeau, fut un grand événement, marqué par les sonneries des cloches, une kyrielle de signes de croix et de prières devant les icônes.

La mort de mon frère n'a rien eu d'accidentel ni de paisible. Il a été agressé, tabassé à mort et dévalisé dans une ruelle puante de Moscou, où l'on a peine à comprendre qu'il ait pu se rendre de son plein gré.

Curieusement, peu de gens ont relevé ce meurtre, bien que mon frère ait été l'un des hommes de confiance du patriarche tout en demeurant un collaborateur anonyme. Au cours d'une mauvaise nuit, plus de crimes sont commis à Moscou qu'à Chicago sous le règne d'Al Capone. Mais même si mon frère n'a été qu'une victime parmi d'autres amenées à la morgue de la police cette nuit-là, cela ne suffit pas à tout expliquer. Les tabloïds les plus vulgaires de la presse à scandale russe ont ignoré cette histoire – ou ils ont été enjoins de l'ignorer. Quant à la presse sérieuse, elle avait de longue date cessé de relater les agressions plus ou moins fortuites perpétrées dans la capitale brillante et dépravée de

la Russie, où il n'était jamais facile de déterminer comment le pouvoir parvenait à se faire obéir. On savait qu'en général, il y réussissait. Mon frère avait consacré ses dernières années à la Russie. Sa mort ne fut saluée que par une brève dans la presse.

Durant le plus clair de ma vie adulte, j'avais pris mes distances avec la Russie. Je ne voulais pas risquer de me retrouver sous l'emprise de la brutalité et l'éternelle tragédie de ce pays, tandis que mon frère avait succombé à la séduction des promesses de bénédiction et de pardon prodiguées par la Russie et la religion.

Quand mon petit frère est mort, j'étais loin de Moscou, mais la neige et le froid nous unissaient par-delà la mer et les continents.

Je peux presque calculer l'endroit exact où nous nous trouvions respectivement au moment du crime. J'aimerais avoir éprouvé quelque chose de spécial qui eût lié nos âmes à l'heure de sa mort, mais je me mentirais à moi-même en m'attribuant des facultés que je n'ai pas. Gabriel n'était pas dans mes pensées quand ils l'ont tué.

J'étais au Groenland, assez loin au nord du cercle polaire, à l'est de la ville que les Danois appellent Jakobshavn et les Groenlandais Ilulissat. Une ville qui compte environ quatre mille habitants et bien davantage de chiens de traîneau, dont la situation admirable sur l'Isfjord en faisait un décor de carte postale.

Quatorze des chiens de l'agglomération nous tiraient, mon traîneau et moi sur la neige fraîche immaculée dont les cristaux scintillaient comme des diamants. Assis derrière l'attelage, je suivais des yeux leurs queues levées, je sentais leurs pets et je vérifiais que chacun tirait, tout en étant sûr que Basen, mon chien guide, avait comme d'habitude la maîtrise de sa troupe. J'étais loin d'être très compétent, mais progressivement, je prenais l'attelage en main et rien ne venait troubler mon plaisir. Le fouet traînait derrière le

traîneau, je le tenais dans la main droite. Le traîneau glissait comme il le fallait.

Je criais : « *Taama ! Taama !* » L'air froid et pur emplissait mes poumons, je ressentais ma force et mon bonheur, l'impression absolument unique d'entendre le crissement des patins, le halètement des chiens, de voir les rênes se détendre et se raidir en éventail quand ils tiraient le lourd traîneau, on eût dit qu'ils étaient capables de vous tirer jusqu'au bout du monde.

Le Groenland n'a rien d'un pays plat. J'étais plein d'admiration pour les chiens lorsqu'ils gravissaient les côtes ou les descendaient à toute vitesse, le traîneau à côté d'eux, la neige gelée tournoyant autour d'eux. Le simple bonheur d'être là, debout, agrippé au traîneau, me donnait l'envie de rire à gorge déployée. C'était le même mélange de jouissance et de peur réellement physique que l'on éprouve, enfant, en faisant un tour de dangereuses montagnes russes.

En apercevant le rocher devant moi, sur la gauche, j'ai crié : « *Ili ! Ili ! Ili !* » Les chiens ont obéi et tourné à droite. Ils couraient toujours vite, mais j'ai senti qu'ils savaient que nous ferions bientôt halte. J'ai sauté dans la neige, saisi le traîneau et freiné des deux pieds en criant :

« *Unigiit !* »

Ils se sont arrêtés en s'ébrouant un peu.

« *Ajaa !* » ai-je ordonné, mais ce n'était pas nécessaire, ils se sont couchés d'eux-mêmes, fatigués par cette course supplémentaire. Couchés les uns sur les autres devant mon traîneau, ils soufflaient paisiblement ou mangeaient de la neige pour étancher leur soif. Je les avais laissés me tirer, moi et mon paquetage, sur une côte rude et longue, je m'étais habitué à eux et ils ne me faisaient plus peur. Ils étaient tous blancs et forts ; cela me peinait vraiment de penser que leur vie serait si brève. Quelques années de dur travail dans un froid intense allaient abîmer leurs poumons, et compte tenu de l'absence de sentimentalité des Groenlandais envers

les animaux, ces chiens seraient abattus. « Ils écoperaient d'une perle », selon les termes employés par Jonathan, mon instructeur groenlandais. Mais pour l'instant, ces chiens-là étaient au top de leur vie.

Le silence régnait. On n'entendait que la respiration profonde des chiens, – et parfois un grognement et un petit cri, si un souci troublait leur hiérarchie. J'avais appris que c'étaient des bêtes extraordinaires, j'avais appris leurs noms, bien que les sons groenlandais soient difficiles à prononcer. Ce n'étaient pas des animaux de compagnie mais des travailleurs qui requéraient une main ferme, si l'on voulait éviter qu'ils prennent le pouvoir. J'avais mis du temps à m'habituer à me servir du fouet. Jamais ils ne m'aimeraient, mais ils me respectaient. Je les nourrissais et leur commandais de faire ce pour quoi ils étaient faits : tirer le traîneau pendant des heures sur la glace et la neige.

C'était la mi-journée et il faisait très clair parce que le soleil apparaissait maintenant au-dessus de l'horizon, le ciel était d'un bleu intense, comme le bleu exagéré des photos numériques exposées dans les magasins spécialisés. La neige, d'un blanc virginal, apportait comme toujours un surcroît de lumière. Je n'avais pas imaginé que le Groenland fût d'une beauté aussi indescriptible et d'une telle immensité, ayant cru, dans mon ignorance, que ce pays était plat et monotone.

Il faisait dix degrés au-dessous de zéro, ce qui veut dire qu'il faisait doux pour la saison, c'était d'ailleurs pour cette raison que je me trouvais au Groenland, en tant que spécialiste du réchauffement planétaire. Les changements climatiques résultant de l'activité humaine représentaient le nouveau danger, l'enjeu majeur, celui qui nous effrayait le temps que le sommeil vienne.

Le froid ne me gênait pas : ma tenue groenlandaise en peau de phoque était chaude et confortable. J'ai ôté mes gants de dessus et serré les paupières pour que mes pattes-d'oie seyant, qui s'accordaient si bien avec mes dents blanches,

soient nettement visibles sur ma figure hâlée. J'avais trente-sept ans et j'étais en pleine forme. Comme Jonathan me l'avait enseigné, je suis allé au milieu des chiens pour démêler un peu leurs rênes avant de retourner au traîneau et de boire une tasse du café que je m'étais fait le matin, sur le Primus dans ma petite tente, pour en remplir une thermos de métal gris. J'ai sorti mon fusil et l'ai posé à côté de moi pour le garder sous la main. J'ai retiré ma capuche, secoué mes cheveux noirs et drus et contemplé l'horizon de ce paysage blanc dramatique, fait de collines ondulées. Çà et là, des crêtes noires émergeaient de toute cette blancheur. À l'horizon, d'autres massifs montagneux se dressaient vers le ciel. C'était une image superbe : un homme seul avec ses chiens dans un paysage grandiose et infini.

« Parfait », dit Stine en sortant de derrière le rocher. « Retourne juste au milieu des chiens et fais face à la caméra. Et Nikolaj ? Il nous faut quelques gros plans et ensuite un plan général. »

C'était la télévision, et par conséquent l'illusion et la manipulation. Stine, ma productrice, venait d'avoir trente ans, elle avait un mari et un enfant en bas âge au Danemark, mais cela n'avait pas été un obstacle. Je l'avais, en tout cas, attirée dans mon lit à l'hôtel Arctique d'Ilulissat. Cette femme trapue, bien faite, aux cheveux roux et aux yeux très bleus, avait une bouche merveilleuse sous un petit nez effronté.

Elle était restée derrière le rocher où s'était aussi caché le cadreur pour pouvoir filmer mon arrivée en traîneau. Assez loin derrière nous, à l'abri de l'objectif de la caméra, quatre traîneaux supplémentaires nous attendaient avec le ravitaillement et les assistants groenlandais.

Nikolaj maintenait sa caméra braquée sur moi. Cela ne me dérangeait pas, j'étais sans cesse dans le viseur puisque c'était le but unique de ce séjour au Groenland. Debout derrière lui, Henriette, la maquilleuse, rendait toute sorte de services pratiques à notre équipe. Elle avait environ

quarante ans, était assez enveloppée et assez amoureuse de moi. Sa mission principale était de me rendre aussi séduisant que possible tout en me donnant l'air d'être un vrai mec au beau milieu de la nature sauvage. Dur. Tranquille. Toujours prêt. Sûr de lui dans sa solitude. En accord avec lui-même et la nature.

Nous tournions un documentaire sur les changements climatiques. D'après le concept, je faisais, entièrement seul, un séjour sur la calotte glaciaire groenlandaise, et je parvenais, grâce à mon assiduité à relever des mesures, à prouver que l'humanité devait se prendre sérieusement en main, sinon, c'était le dégel de la totalité de notre édreton. Nous avions déjà fait de nombreuses prises de vue dans le froid intense de Thulé, que j'avais du mal à appeler Qaanaaq. Mais ces dernières semaines, nous les avons passées plus bas, à proximité d'Ilulissat.

J'avais chassé. Pêché à travers la glace, collecté des données météorologiques, mesuré l'épaisseur de la glace en différents endroits et analysé le contenu de l'estomac des phoques et des perdrix des neiges que j'étais censé avoir tirés moi-même. Nous avons vu un ours blanc amaigri, à cause de la fonte des glaces qui l'empêchait de capturer des phoques. J'avais tenu mon fusil prêt, mais l'ours s'était sauvé sans crier gare pour se confondre avec l'horizon. Nikolaj avait pris des images fantastiques et émouvantes, dont l'une, vraisemblablement, clôturerait notre reportage : mes yeux un peu humides suivant l'ours amaigri qui disparaissait vers un avenir incertain, victime de l'avidité des êtres humains.

J'avais regardé un glacier avec anxiété et Stine, dans les archives, en trouverait un plus grand en train de « faire des petits », comme on dit ici. Un seul coup de ciseaux et ce serait moi qui assisterais à ce phénomène naturel. Je partageais souvent mes pensées avec la caméra. Ce qui détruisait l'illusion, forcément, mais d'après Stine, cela marchait malgré tout. Les téléspectateurs se rendraient bien compte

que je n'étais pas seul, sans que cela les empêche de m'imaginer isolé en pleine nature sauvage, prétendait-elle.

Nous allions bientôt remettre le cap vers Jakobshavn et la civilisation de l'hôtel Arctique. Je me réjouissais à l'idée de passer une nuit ou deux de plus avec Stine dans cet excellent hôtel, avant de reprendre l'avion pour le Danemark.

Nous devions retourner au Groenland l'été suivant, au moment de la brève floraison arctique. Je devais entre autres donner l'illusion de construire moi-même mon traîneau pour préparer cette expédition. Elle révélerait que les changements climatiques étaient bien réels et qu'on pouvait les mesurer au Groenland.

Je faisais un remplacement. C'était d'abord à l'un des animateurs au profil bien connu de la chaîne qu'on avait dévolu ce rôle d'investigateur intrépide et d'explorateur du monde arctique, mais en se retrouvant aux prises avec le climat du nord du Groenland, l'homme avait cédé à la panique. L'idée de devoir passer des semaines dans ce froid l'avait terrassé et il avait exigé qu'on le renvoie au Danemark. Le reportage ayant déjà coûté cher, on avait tenté de le convaincre de rester en lui disant qu'il allait s'y habituer, que son physique réclamait simplement un peu de temps pour s'adapter, qu'il serait la risée de la presse à succès et des hebdomadaires, que cela nuirait à son image de macho, mais même Stine n'avait pas réussi à le convaincre de rester. Il se gelait trop, tout simplement. Elle allait donc devoir refaire les prises de vue de l'été avec moi à sa place, retardant ainsi le processus, mais il n'y avait rien à y faire. Le reportage, déjà très coûteux, était l'un des plus importants de la chaîne en raison de l'urgence du problème climatique, un problème si *hot* selon Stine, qui parlait sans réfléchir.

Lorsqu'elle s'était retrouvée seule avec une grosse équipe de production sur les bras, Stine avait pensé à moi pour remplacer l'animateur congelé. J'avais accepté séance tenante et pris l'avion pour la base de Thulé.

Le froid ne me gênait pas. La caméra ne me gênait pas et cela ne me gênait pas non plus de faire semblant d'être tout à fait seul au Groenland. Cela flattait ma vanité, souvent qualifiée par mon frère de plutôt exagérée, mais il me bénissait malgré tout, non sans me mettre en garde contre Némésis. Mon frère craignait beaucoup la colère potentielle des dieux, estimant que j'arrivais toujours trop facilement à mes fins.

J'avais une formation de géographe et de météorologue et j'étais, depuis cinq ans, monsieur météo à la télévision. Un job merveilleux. L'ordinateur calculait le temps qu'il ferait. Prévoir la météo à la télé ne requérait pas un savoir exceptionnel, en outre, peu de gens s'attendaient à ce que les prévisions soient tout à fait exactes. Du soleil, quelques averses à des endroits donnés. Du vent, surtout dans le nord du pays, mais aussi au sud. Nous pouvions, en gros, tout affirmer. Nous concoctions aussi une quantité d'histoires parallèles : la météo à travers les âges. Les prévisions d'autrefois sont-elles valables ? Une visite du site le plus pluvieux du Danemark. Debout sur des jetées, nous nous faisons asperger par les lames les jours de tempête en mer du Nord. Du divertissement pur et simple. On consacre un temps infini aux prévisions du temps. À en juger par les heures passées à parler de la météo et au nombre des gens qui en parlaient, on eût cru que le Danemark était un pays où le temps qu'il fait est dramatique et effrayant. Le centre météorologique créé par ma chaîne télé suggérait que nous étions en guerre contre les éléments.

Tout cela me convenait admirablement, j'étais bien payé pour effectuer un travail assez facile, infiniment plus amusant que d'élaborer des prévisions à long terme dans un bureau de l'Institut météorologique du Danemark. J'avais également été impliqué dans la création de modèles de climat et la rédaction des prévisions relatives à un réchauffement possible de la planète. C'était à ce titre que les médias s'étaient mis à m'interviewer et que la télévision avait découvert que je



passais bien à l'écran. Je continuais donc à faire ce pour quoi j'étais formé et ce que j'aimais, il fallait simplement que je sois moins sérieux. La politique du centre météo de la chaîne prescrivait que la météo ne devait jamais être ordinaire ou reconnaissable, mais toujours dramatique et surprenante.

Ma célébrité contribuait à attirer de jolies femmes dans mon lit. Les hebdomadaires m'appelaient le play-boy des prophètes de la météo, et l'un des célibataires les plus recherchés du Danemark. Je faisais en sorte de maintenir ma notoriété en assistant à des premières, à des réceptions, en me faisant photographier à cheval sur ma nouvelle moto, dont je me suis d'ailleurs vite fatigué et que j'ai revendue.

J'émettais des avis sur différents sujets dans les sondages des journaux, tant qu'il ne s'agissait pas de politique. Je ne répondais qu'à des questions innocentes : où je comptais passer mes vacances cet été, mon plus beau cadeau de Noël, quelle était la qualité principale chez une femme, ou ma meilleure combine pour réussir. Je faisais la une d'*Euroman*, je participais volontiers à des émissions qui me montraient faisant la cuisine avec des gens plus ou moins célèbres, je laissais la télé filmer mon appartement de telle façon que même des experts en qualité de la vie puissent deviner que c'était là que je vivais. Cela aussi faisait que mes employeurs m'adoraient. Pour eux, cette exposition avait autant d'importance que la communion pour les croyants. Pour eux, le taux d'audience était l'alpha et l'oméga. Le taux d'audience distinguait les gagnants des perdants.

La télé convenait à mon tempérament, c'était l'autel du monde moderne, la superficialité était son essence et sa raison d'être. Tout était amusement, on jouait la comédie et tout était chorégraphié jusqu'au moindre détail, afin d'éviter les écueils et les accidents. On parlait davantage des animateurs que des artistes. Lors des élections, ils jouaient un plus grand rôle et leur temps de parole était supérieur à celui des politiciens responsables du bien-être et de la santé du pays.

Tout ce reportage sur le Groenland paraîtrait improvisé, dramatique et passionnant. L'homme seul dans la nature immense. Le petit être humain face à l'infinitude groenlandaise. Un homme et ses chiens à la recherche de la vérité sur la manière dont nous maltraitons la Terre, notre Mère, alors qu'à titre personnel, il vit tout à fait en accord avec elle. Un homme qui survit grâce à sa connaissance de la météo, à sa capacité de diriger ses chiens et de tirer ses proies.

Tout était préparé dans les moindres détails. Les Groenlandais faisaient en sorte de tuer le gibier et de pêcher le poisson, alors que pour la caméra, bien entendu, c'était moi qui le faisais. Tout, depuis les détails de l'itinéraire, de la chasse, jusqu'aux poils de ma barbe, seyants mais contrôlés tous les matins par Henriette, contribuait à créer l'illusion parfaite. Comme cela ne m'allait pas de porter la barbe, elle ne devait pas pousser. Je menais des conversations soi-disant improvisées avec des autochtones que l'on prétendait rencontrés tout à fait par hasard au cours de mon long périple en traîneau, et qui devaient exprimer leur inquiétude et leur colère devant la menace que représentait la cupidité des hommes.

On ne leur permettait pas de montrer leurs scooters des neiges et leur accès satellites, mais Stine n'allait tout de même pas jusqu'à les faire chasser au harpon. L'important, pour elle, c'était qu'ils soient naturels et sincèrement inquiets devant le réchauffement climatique qui fait fondre l'épaisse calotte glaciaire et se détacher de gigantesques icebergs. Elle évitait consciemment toute la modernité qui est pourtant présente au Groenland. Elle aimait beaucoup le terme « originel ».

La critique de la civilisation représentée par les Groenlandais ne s'exprimait pas directement, elle devait rester implicite dans toutes nos réunions et nos conversations, comme Stine me l'avait dit par téléphone. J'étais le personnage principal, mais elle décidait. Je répondais de toutes les façons possibles

à son attente, m'avait-elle dit au lit, à l'hôtel d'Ilulissat, avant de retourner en catimini dans sa chambre afin que nous puissions nous réveiller sagement chacun de notre côté. L'émission allait me transformer en vedette. J'étais une trouvaille pour la télé. Je crevais l'écran. J'étais béni des dieux.

Je ne suis pas fier de ma vanité à cette époque-là, mais je me suis promis de considérer ma vie et ce qui s'est passé sobrement et sans fard. Il se peut que je sois quelqu'un d'autre aujourd'hui, mais je n'en porte pas moins le passé en moi. Il fait partie de moi comme les gènes que je partageais avec mon frère jumeau. Mi-russes. Mi-danois.

J'étais le grand frère, j'aurais dû m'occuper de mon cadet. J'étais né avant lui. J'étais sorti sans effort tandis que lui, mal placé, avait dû lutter pour venir au monde. J'étais brun, il était blond, et pourtant, c'est lui qui portait l'obscurité dans son esprit. Il cherchait éternellement un sens à cette vie insensée qui est la nôtre en ce monde. Il a constamment cherché Dieu parce qu'il doutait constamment de ce Dieu, dont notre mère nous avait inculqué, dès notre plus jeune âge, qu'Il était le créateur de l'univers. Maman avait toujours de longues conversations avec Notre-Seigneur.

Dieu m'était indifférent. Son existence ne me disait rien. Ce en quoi je ressemblais à notre père. C'était le grand chagrin de maman et de Gabriel. Que j'aie quitté la foi et que papa ne s'y soit jamais laissé prendre. Ils refusaient de m'écouter et me rappelaient souvent ma belle voix d'enfant, à l'église, où régnaient l'odeur de l'encens et la sainteté.

Tout cela, je n'y pensais pas un instant, en ce jour d'avril, dans la lumière cristalline du Groenland, parce que je savais que j'avais rempli mon contrat et livré une belle scène de plus pour notre programme.

« C'est super, Adam », m'avait dit Stine de sa voix claire, presque aiguë. Elle portait aussi un vêtement de peau de phoque qui ne pouvait pas dissimuler un corps délectable que je me réjouissais de déshabiller encore à l'hôtel Arctique.

« C'était tellement naturel. Ce sera une émission fantastique, tu t'améliores tout simplement de jour en jour, n'est-ce pas Nikolaj ?

– C'était OK », a répondu le cadreur en baissant sa caméra et en roulant des épaules comme s'il avait de l'arthrite. « Mais on devrait faire demi-tour. Ça ne fera pas de mal de redormir dans un lit.

– Sûr. Il ne nous manque pas grand-chose, a répondu Stine en cherchant une cigarette dans la poche poitrine de son anorak.

– Rien ne manque, en fait. Aucune prise de vue en hiver, en tout cas », a répliqué Nikolaj en tapant des pieds dans ses kamiks. C'était celui de l'équipe qui supportait le moins le froid et les nuits sous la tente. Les chasseurs groenlandais qui s'occupaient, chaque soir, de toutes les questions pratiques relatives au campement dormaient sur les traîneaux, sous une sorte de bâche en guise de tente. C'étaient des durs à cuire, ces gens-là.

On dressait ma petite tente moderne, spéciale Grand Nord, histoire de conserver l'illusion que j'étais seul sur la glace. Une partie de l'idée du reportage consistait à prendre un cliché de ma tente solitaire à la fin de chaque journée. Une idée plus compliquée qu'il n'y paraît, car il fallait veiller constamment à ce qu'il n'y ait, sur la neige vierge, que les traces de mes pas et les empreintes des chiens. On me filmait, le soir, en train de nourrir les chiens après les avoir enchaînés pour la nuit, quand je faisais la cuisine sur mon Primus et que je me glissais dans mon sac de couchage après avoir mesuré et noté sur mon carnet de bord la température et le vent. Stine écrirait plus tard le texte que je devrais enregistrer en studio à Copenhague.

Je faisais simplement semblant de manger ma viande de phoque séchée. Nous prenions chaque soir un excellent repas tous ensemble, dans une grande tente avec chauffage intégré. Un générateur nous permettait de recharger les

batteries des caméras et procurait aussi du courant pour maintes autres choses quand nous établissions notre campement. Nous avons emmené un cuisinier dano-groenlandais qui confectionnait des plats succulents à base de renne, de bœuf musqué et de divers poissons accompagnés de pommes de terre et d'autres légumes d'importation. Le vin rouge en carton était supportable ; on avait renouvelé nos provisions quelques jours plus tôt à l'aide d'un scooter des neiges et nous n'étions qu'à une courte journée de voyage en traîneau à chiens de cette ville de l'Isfjord que j'avais finalement appris à appeler Ilulissat.

Stine et Nikolaj avaient déjà travaillé ensemble, étant tous deux employés par la société qui produisait cette émission pour ma chaîne de télévision. Ils ne donnaient pas l'impression d'être les meilleurs amis du monde, pour ne pas dire plus, mais leur relation était froide et professionnelle.

Nikolaj avait le don de saisir la lumière si particulière du Groenland et de me placer dans des positions favorables. Cet homme maussade d'environ quarante ans faisait plus que son âge. Comme c'était à moi de vendre l'émission et donc d'assurer son salaire, il faisait de son mieux. Il était free lance, comme tant d'autres aujourd'hui, dans les médias. Cela permettait à la société de faire des économies et il était facile de se débarrasser de lui.

« On est déjà sur le chemin du retour à Ilulissat », avait répondu Stine. « Ce ne serait pas mal d'avoir encore quelques images du traîneau et quelques gros plans d'Adam, que je pourrai glisser n'importe où. Et je voudrais une ou deux scènes où il se sert du fusil. Il faut profiter de ce beau temps, mais tu as raison, il ne nous manque pas grand-chose. Partons donc en direction de la côte et voyons si nous pouvons atteindre l'hôtel demain soir, OK ?

– OK », dit Nikolaj en levant les yeux vers le ciel bleu.

Nous avons appris que la météo était un facteur imprévisible, qui pouvait changer brutalement et violemment,

nous avons essuyé deux petites tempêtes de neige qui avaient donné des images extraordinaires avant de nous obliger à nous abriter sous les tentes dressées par les Groenlandais pour nous permettre d'attendre que la tourmente soit passée. Quand nous en étions ressortis, les chiens endormis sous la neige formaient de jolis petits monticules. Nikolaj s'était repris et m'avait filmé pendant que je les réveillais un à un, que je leur parlais en faisant l'éloge de cette belle neige fraîche. Des prises de vue superbes, selon Stine.

Je crois que Nikolaj était celui qui en avait le plus assez du Groenland ; n'étant pas en très bonne forme, devenu trop vieux pour ces fatigues, il souffrait visiblement du voyage. Il sortit aussi un paquet de cigarettes et en offrit aux deux Groenlandais qui portaient les sacs. Ces derniers restaient surtout entre eux. Des gens très bien, mais qui parlaient peu et dont le danois était étonnamment mauvais, ce qui m'avait surpris. Le Groenland était un morceau du Danemark, sans l'être vraiment. L'argent y était danois, les panneaux indicateurs danois, mais c'était un morceau de terre étrangère très différent du Danemark d'en bas, selon eux.

Ils nous faisaient signe, depuis les traîneaux de soutien, en brandissant leur téléphone satellite. Ayant compris que les prises de vue étaient achevées et qu'ils ne gâcheraient pas les images, ils se rapprochaient de nous. Nous finissions par collaborer presque sans mot dire ; ils nous avaient attendus au bas de la pente et à présent, les chiens des quatre traîneaux se reposaient, couchés dans la neige.

« Descendons là-bas sans attendre et on déjeunera de bonne heure », avait dit Stine. Nous marchions côte à côte. La neige était ferme et fiable. Un Groenlandais du nom de Poul se chargerait de descendre mon traîneau pour le joindre aux autres. Nikolaj nous suivait, sa caméra à la main.

« Ça va être super, Adam. Je suis tellement contente que tu sois devenu le héros.

– Moi aussi, pour un tas de raisons. »

Je lui ai souri, j'avais envie de lui donner une claque sur les fesses, mais elle ne voulait pas de marques d'affection en public. Nous savions tous les deux que notre liaison prendrait fin à l'instant où nous débarquerions à Kastrup, sur le sol danois. Elle ne l'avait pas dit expressément, mais c'était dans l'air.

« Ça va. Ce n'est pas ce que je veux dire.

– Je me réjouis de revenir à l'Arctic.

– Arrête, tu veux.

– Et toi non, peut-être ?

– Tu verras bien, a-t-elle répliqué en me jetant un coup d'œil avec un petit sourire.

Jonathan, un chasseur groenlandais musclé au beau visage, m'a tendu le téléphone satellite, notre ligne vitale avec le monde extérieur. Sa mère était la fille d'un chasseur groenlandais de Ilulissat, son père un ouvrier danois qu'il ne connaissait pas. Sans en avoir l'air, cet homme était plutôt aisé, il possédait un bateau de pêche à la crevette. L'hiver, il pêchait le flétan dans les trous de glace. Il n'en avait pas vraiment besoin financièrement, mais il partait sur la glace avec ses chiens plusieurs jours d'affilée avec ses palangres, parce qu'il adorait la nature et la solitude du désert vierge. D'après lui, cette forme de vie était condamnée à disparaître avec sa génération. Il trouvait aussi le temps de participer à des concours de traîneaux avec ses chiens, au Groenland comme au Canada. Il était le rouage essentiel de notre expédition et m'avait appris tout ce que je savais sur la nature, de sorte que cela paraisse naturel à la télé. Je l'aimais vraiment beaucoup et nous avons beaucoup parlé ensemble. C'était lui qui parlait le mieux danois de tous nos assistants groenlandais. Je pensais parfois à lui comme à une sorte de version groenlandaise du *Dernier des Mohicans*, un livre qui m'avait passionné dans mon enfance.

Et voici qu'il me regardait d'un air qui ressemblait à de la compassion.

J'ai pris le téléphone et entendu le bruissement des milliers de kilomètres qui me reliaient au satellite, dans l'espace, et de là à l'appartement de Roskilde où se trouvait ma mère. C'était elle qui appelait. Fidèle à son caractère, elle est allée droit au fait, mais j'ai compris qu'elle était bouleversée et déboussolée, parce qu'elle m'a parlé en russe :

« Adam. Il n'est plus. Dieu a rappelé Gabriel. »

La communication était excellente. Le son est passé très nettement quand elle n'a pas pu s'empêcher d'éclater en sanglots. Ce n'est qu'en voyant les autres me regarder fixement que je me suis aperçu que je pleurais sans bruit, moi aussi, et que j'ai senti les larmes geler sur mes joues.